

dû et satisfaction ne peut lui être donnée que par les Jeux libres. Les Jeux libres, ce n'est pas seulement le tennis et autres « esbats », ce sont encore la natation, la bicyclette, les sports de combat. Interviennent alors deux sports disciplinés : l'aviation et le football puis, sur le tard, la discipline totale du gymnase a son été de la Saint-Martin; voilà, ce que j'ignorais jusqu'ici et ce que, j'en jurerais, ceux qui me lisent ignorent tout aussi bien.

VI.

Suum cuique. Cette découverte, en somme, m'a été inspirée par un article de la Revue Olympique intitulé : Savoir déteiler (1). Eh oui, parbleu ! La raison du caractère reposant de la leçon de gymnastique qu'à quarante ans j'ai été chercher dans le vieux gymnase de mon enfance, c'est le dételage qui s'y est opéré. Des deux chevaux, le cérébral et le musculaire, qui traînent ma personnalité à travers la vie, j'ai dit au premier : vatt-en, coco. Rentre à l'écurie. C'est ton camarade dont j'ai besoin. Tu peux somnoler en paix. Et coco a somnolé.



Le reflet de l'Athlétisme dans les œuvres d'Horace.

Horace n'avait rien d'un athlète. Il semble en général s'être rendu justice à cet égard et lorsqu'il se déclare a faible et peu hardi » (epodes I), nul ne doit être tenté de le contredire. Lui-même n'a-t-il pas pris soin de nous raconter sa lamentable conduite lors de la campagne qu'il fit sous Brutus et comment à la bataille de Philippes « la peur » l'incita « à jeter, en brave soldat, ses armes et son bouclier » (odes II, V). Après cela, il a beau prétendre avoir été jadis assez propre aux jeux et aux danses » (odes, III, XX) et parler de l'âge qui en lui « adoucit cette humeur bouillante amie des querelles et des combats » (odes, III, X) il est difficile de voir là autre chose qu'une illusion ou peut-être un regret. Des querelles, passe

(1) Voir la *Revue Olympique* de juillet 1909.

encore mais des combats, point. Même le souci de sa santé qui lui est si chère n'intervient pas ici et l'idée que l'exercice physique puisse servir à consolider ou à entretenir le bon état corporel ne paraît pas s'être jamais présentée à son esprit. Peu d'hommes ont prêté plus d'attention à leur santé qu'Horace. Ce qu'il demande, aux Dieux comme: le bien suprême, c'est « une santé durable, un esprit toujours sain et d'être préservé de la vieillesse languissante qui ne peut plus jouir des sons de la lyre » (odes, I, XXVI). A ses yeux, et il a bien raison, il faut « pour jouir complètement de la vie, être sain de corps et d'esprit » (Epîtres, I, II). Il ne fait pas toujours ce qu'il faut pour cela et son amitié pour la dive bouteille l'entraîne certainement à de regrettables excès. Cette prédilection pour le bon vin se manifeste à tout instant dans ses vers; il la colore d'un aspect raisonnable. Pour un peu il affirmerait, que rien n'est plus fameux pour la santé que de se griser de temps en temps. En cela il ne peut être sincère. Il a dû s'apercevoir qu'il en était autrement et que son vœu ne répondait pas à la réalité des choses. Il se soigne en effet et s'écoute volontiers, témoin ce curieux passage du récit d'un voyage fait pas lui avec des compagnons aux environs de Rome. Dès la première halte, Horace a des ennuis. « Il fallut, dit-il, me condamner à faire diète parce que l'eau était mauvaise. J'attendis non sans dépit que mes amis eussent fini de souper ». Ses amis n'avaient donc point les mêmes craintes que lui. Ces lignes sont amusantes; elles nous montrent un Latin qui a deviné la présence dans l'eau de microbes nocifs et qui sans doute serait bien heureux de savoir qu'on peut assainir ce liquide en le faisant bouillir. Donc non seulement. Horace ne boit pas d'eau alors que ses compagnons de route en boivent mais, ne buvant pas, il ne mange pas non plus. Tout cela indique un précautionneux, un inquiet qui doit être à l'affût des bonnes recettes pour entretenir sa santé ; or, l'idée de l'exercice ne lui vient pas.

Cela est d'autant plus étrange que, ce remède là, il le recommande à quelqu'un. « Il y a, dit-il, un bon remède. Exercez-vous comme un athlète. Passez trois fois le Tibre à la nage et, le soir, arrosez-vous l'estomac d'une bonne bouteille de vin pur » (Satires, II, I). Mais il ne s'agit, pas cette fois de remède physique : il s'agit de remède moral. Horace pense que cette médication énergique libère des soucis et des tracasseries ; il ne lui vient pas à l'idée qu'elle aide à la circulation du sang et donne de la force à tous les organes.

Pourtant dans ses œuvres il est très souvent question de valeur

musculaire mais c'est toujours au point de vue pédagogique et guerrier. Il souhaite que « le jeune citoyen endurci par les travaux militaires... soit apte à braver les saisons et les dangers » (odes, III, II). Il exalte la rude pédagogie de Regulus, regrette « cette male jeunesse, race dure de soldats rustiques » (odes, III, VI) et semble croire qu'une décadence fatale s'accroîtra de génération en génération. Il conseille aux jeunes Romains de « paraître au Champ de Mars » tant qu'ils sont encore en âge d'y briller. Il se fâche contre Lydie (odes, I, VII) parce que son amour détourne l'un d'eux des exercices; il lui en demande compte en termes véhéments. « Pourquoi a-t-il tant d'aversion pour le Champ de Mars lui qui s'exposait hardiment à la poussière et au soleil? Pourquoi ne le voit on plus à cheval, en tenue de guerre avec ceux de son âge, dompter des chevaux gaulois? Il craint d'approcher le Tibre; il évite l'huile des athlètes. Ses mains ne sont plus endurcies par le disque ou le javelot qu'il savait, si bien lancer et jusqu'à dépasser le but ». Généralisant, Horace se désole de ce que les mœurs efféminées gagnent autour de lui. L'adolescent des meilleures familles, hélas! « ne sait plus se tenir sur un cheval; il craint l'exercice de la chasse; il n'est savant qu'à faire tourner le disque grec et à jouer des jeux de hasard » (odes, III, XVIII).

Ce dernier passage offre un double intérêt. Il nous fixe définitivement sur la façon dont Horace, — et sans doute beaucoup de ses contemporains — envisageaient l'athlétisme romain par rapport à l'athlétisme grec. Le premier était exclusivement militaire et, à leurs yeux, devait le rester. Il s'agissait, en somme, de l'armée romaine, de son glorieux passé. Qu'en adviendrait-il si la jeunesse se détournait de la carrière des armes et désapprenait, l'endurance? Cette idée d'endurance reparait fréquemment sous la plume d'Horace. Ca n'est pas pour se laver qu'il faut se jeter dans le Tibre après l'exercice, c'est pour s'accoutumer, au milieu de l'ardeur du combat, à traverser n'importe quel cours d'eau. Ainsi se formeront de rudes soldats susceptibles de maintenir à son apogée cette puissance romaine dont on est si fier et si jaloux. Du haut de cette grandeur là on regarde avec dédain la conception grecque. On ne les rapproche même pas, la Romaine et la Grecque. Dans le passage que nous avons cité tout à l'heure, Horace a l'air de mettre sur le même niveau l'équitation et le disque. Mais point du tout. Il passe au jeune homme en question son habileté à lancer le disque à cause de sa vigueur à dompter un cheval. Ne nous y trompons pas. N'écrit-il pas, s'adressant à Auguste lui-

même ces lignes suggestives (Epitres II, I) « Quand la Grèce n'ayant plus de guerre à soutenir, eut commencé à se livrer aux amusements et que l'abondance et le repos l'eussent peu à peu conduite à la mollesse, on la vit éprise de combats d'athlètes, de courses de chevaux, enchantée d'ouvrages de marbre, d'ivoire, de bronze. . . On eût dit un enfant qui s'amuse sur le giron de sa nourrice... Voilà quels furent les heureux effets de la paix chez les Grecs ». Ainsi Horace n'est pas pacifiste. Il n'est pas sportif non plus car ce que nous venons de citer, c'est la condamnation sans appel de la conception *civique* du sport issue du génie grec et reprise, en somme, sous des formules diverses par la civilisation moderne.

Ce sport là exista pourtant à Rome. Sans quitter notre auteur, il nous en donne la preuve. Dans son ode I, à Mecène, il reconnaît que certains hommes de la bonne société « se plaisent à faire voler la poussière dans la carrière olympique; que, dans leur course rapide, ils aient évité la borne, la palme remportée par eux les égales aux Dieux ». L'ironie est claire. Horace constate mais il se moque en son for intérieur et il ne comprend pas, on le sent, que si « Castor aime les chevaux, son frère issu du même sang aime le ceste » (Sat. II, I). C'est un goût vulgaire. « Quel athlète, dit-il ailleurs, accoutumé à se battre dans les bourgades refuserait d'être couronné aux Jeux Olympiques si on lui promettait le prix sans aucun combat? » (Epitres I, I). Horace est plein de dédain pour ces athlètes accoutumés à se battre dans les bourgades » et il leur refuse tout esprit sportif puisqu'il les croit, capables d'accepter un prix « sans combat ». Pourtant il dit dans son Art poétique « L'athlète qui souhaite ardemment de remporter la prix de la course a travaillé et souffert beaucoup dans sa jeunesse. Il a supporté le chaud, le froid, renoncé à tous les plaisirs ». Cette abnégation est elle donc sans mérite? Citons encore deux passages, l'un de l'Art poétique : « celui qui ne sait point s'escrimer ne manie pas l'épée. Quand on n'a pas appris à lancer la balle, le palet, le disque, on se tient en repos de crainte d'être la risée du spectateur » l'autre des Epitres (XVIII) : « La chasse a été de tout, temps en honneur chez les Romains. Elle donne bonne opinion d'un homme, de ses mœurs; elle fortifie le corps. Vous êtes aussi léger qu'un lévrier; vous avez de la vigueur, de la force assez pour abattre un sanglier; personne n'a plus de grâce que vous à manier les armes. Quels applaudissements ne recevez vous pas dans les exercices du Champ de Mars. D'ailleurs, vous avez servi contre les Cantabres... etc ».

Arrêtons-là ces citations. Nous sommes autorisés à en tirer cette double conclusion qu'à Rome au temps d'Horace l'athlétisme militaire le seul dont les Romains aient eu la conception certaine, déclinait visiblement ; qu'en dehors de cela l'athlétisme grec dans sa pure formule n'était guère prisé et que les gens cultivés n'y voyaient qu'une marque de mœurs efféminées ou la recherche de satisfactions d'ambition d'un ordre vulgaire. La poursuite de la beauté et de la santé par l'exercice ne s'imposaient pas à l'opinion comme une vérité sociale ou pédagogique. Et si Horace lui-même regrettait parfois de ne point posséder une supériorité musculaire ou de n'avoir pas recueilli les applaudissements du cirque, il s'en consolait, par cette réflexion d'ailleurs erronée et que nous trouvons dans l'ode II du livre IV : « celui qui a reçu à sa naissance un regard favorable de Melpomène ne se rendra point fameux dans les Jeux. On ne le verra pas dans la carrière olympique sur un char traîné par des coursiers vainqueurs ». Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît?



Ce que nous souhaitons à nos lecteurs.

Cher lecteur, ignorant ce que le Destin te réserve au cours de l'année 1911 et sceptiquement persuadés que nos vœux n'y changeraient rien, nous ne voulons te souhaiter que des biens susceptibles d'être plus ou moins acquis par ton propre vouloir. C'est pourquoi nous exprimons les vœus suivants. A toi d'en tenir compte dans la mesure du possible.

Le premier, c'est qu'en 1911 tu ne négliges pas tes muscles. A ta portée les occasions seront multiples mais volages comme sont toujours les occasions. Saisis-les par les cheveux ou par où tu voudras. L'important est de ne les point laisser échapper. Ne te paie pas de mots; ne viens pas nous dire ensuite que tu n'as rien pu faire. Les vagues, les chevaux, les trapèzes, les bicyclettes, les canots, les épées, les raquettes, tout cela se trouve très souvent devant, tes pas ou sous ta main ; tu n'as qu'à ouvrir l'œil, décidé d'avance à t'en emparer, décidé surtout à ne point tergiverser avec toi-même sur l'opportunité d'en profiter.

Le second, c'est de ne pas t'emballer sur la politique en particulier et sur les choses auxquelles tu ne peux rien en général.